

tement painées, et la vente compromise. On voit combien tout cela est nouveau, piquant, original.

§

Dans un bon article, au **Gil Blas**, sur Villiers de l'Isle-Adam, M. Georges Le Cardonnell fait remarquer que *les Contes cruels* et *A Rebours*, ces deux flèches anti-naturalistes, furent tirées en l'espace de quelques années, de 1880 et 1884. Il y ajoute *Sagesse*, bien antérieur, 1871 ; il est vrai que, d'abord enterrée chez un éditeur pieux, *Sagesse* ne ressuscita que dans ces mêmes années.

R. DE BURY.

### MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *La Flûte enchantée*, opéra-féerie en 4 actes et 16 tableaux, nouvelle version française de MM. Paul Ferrier et Alex. Bisson, musique de Mozart.

Alors que leur cahier des charges impose aux directeurs de nos scènes lyriques subventionnées la représentation d'un certain nombre d'actes inédits qu'ils ont parfois quelque peine à atteindre au bout de la saison, M. Albert Carré, pour terminer la sienne, eut la coquetterie de nous offrir en supplément la reprise d'un vieux chef-d'œuvre immortellement jeune, dont les 4 actes et 16 tableaux ne lui seront par conséquent comptés pour rien par son ministre. Il y a aujourd'hui quelque dix-sept années que **la Flûte enchantée** a disparu du répertoire de l'Opéra-Comique, et, de même que naguère à l'occasion de l'*Armide* de Gluck à l'Opéra, on est amené à penser que certaines « reprises » pourraient bénéficier d'un traitement spécial. On ne saurait donc trop féliciter M. Carré de la persévérance désintéressée qui déjà nous rendit *Orphée*, *Alceste*, *Iphigénie*, et d'une activité qui seule lui permet de ressusciter les grands morts sans causer aux vivants le moindre préjudice. Ainsi qu'on le fit d'autres fois, sans doute on discutera les détails de cette restitution nouvelle. J'en ouïs même critiquer l'éclat et la somptuosité du cadre, blâmer « le clinquant d'un morcellement bariolé », tant il est d'éternelle humanité qu'on se lasse ou s'impatiente d'entendre trop longtemps Aristide être appelé le Juste. Au fond, c'est encore à la louange de M. Carré qu'il semble avoir fait perdre désormais jusqu'à la plus vague mémoire de ses miséreux prédécesseurs. Il y a évidemment dans l'art de la mise en scène au théâtre une part de convenu, d'arrangé, dont l'artifice nous frappe plus nettement à mesure que nous devenons plus difficiles et que nous éprouvons par ailleurs une illusion de vie et de réalité plus fidèle. Mais peut-être négligeons-nous trop souvent d'en reconnaître l'excuse dans la maladresse du livret, le factice du genre ou quelque cause matérielle. On devrait équitablement bien plutôt admirer qu'on y puisse trouver l'impression du

grandiose, que reprocher aux spectacles de la salle Favart de tourner au « joli », en oubliant l'exiguïté de sa scène. Ce sont précisément les dimensions minuscules, assignées à celle-ci par un fallacieux architecte, qui forcèrent les machinistes à baisser douze ou quinze fois le rideau afin de planter, démonter et replanter les décors merveilleux que Jusseaume brossa pour *la Flûte enchantée*. Il s'ensuivit naturellement une sorte de décousu aussi peu favorable à la cohésion d'une intrigue suffisamment incohérente en soi, que même à l'harmonie d'ensemble de l'ambiance décorative, dont la délicieuse beauté n'en déchaîna pas moins maintes ovations coutumières à celui qui l'imagina. Quelques mètres de plus à la disposition de MM. Carré et Jusseaume, et notre plaisir eût été sans mélange, ou à peu près. Rarement, en effet, tâche à priori si scabreuse fut plus brillamment réussie. J'assistai jadis à Leipzig, en 1879, à *la Flûte enchantée* suivant les traditions teutoniques, et j'en avais gardé un souvenir lugubre propre à autoriser quelque inquiétude. Réduite au truchement du national *Gemueth* s'évertuant sans fard ni souci, en toute fruste ou somnolente crudité native, sur des planches où s'étalait le plus complet mépris des accessoires, la pièce se traînait figée, fastidieuse, mortelle, et la musique même de Mozart résonnait morne et périmée. Par bonheur, notre Opéra-Comique ne prémédita point une reconstitution pédantesque. Il osa une modernisation originale et nous servit une féerie étincelante où l'œuvre exhumée tout entière semble s'illuminer d'une éblouissante fraîcheur. L'inépuisable pittoresque du décor, la splendeur et le goût des costumes y sont une joie pour la vue, et l'esprit n'y est guère gêné par l'enfantin prétexte d'une action qui demeure un imbroglio. Un art minutieux et sûr, enfin, régla les moindres évolutions, attitudes ou gestes d'une interprétation où chacun rivalise d'entrain, d'intelligence et de dévouement. On ne ménagea rien pour atteindre au parfait. Une troupe homogène et choisie se partagea vingt et un rôles dont la plupart épisodiques et, parmi les tenants d'emplois secondaires, on voyait M<sup>lles</sup> Maggie Teyte et Brohly, MM. de Poumayrac, Azéma, Lucazeau, tandis que l'éphémère Papageno échéait à M<sup>lle</sup> Mathieu-Lutz. Il faudrait citer tout le monde, avec des compliments, chez les protagonistes, à M<sup>me</sup> Marguerite Carré pour sa grâce, à M. Clément pour sa voix, pour son jeu à M. Cazeneuve, et il n'est personne qui ne sache quel talent favori du public est celui de M. Fugère.

C'est cependant l'intervention de ce vétéran du théâtre qui parut seule ici et tout particulièrement déplorable. Il semble que ce fut une grosse erreur de confier à M. Fugère le rôle de Papageno. Sans doute, c'est le personnage comique de la pièce, un peu menteur, poltron, gourmand, goinfre quand il a faim, sensuel, mais tout cela à la façon d'un égoïste enfant de la nature, dénué de préjugés sociaux

autant que de l'instinct du sacrifice. Le vrai Papageno est un adolescent inculte et sans vergogne en sa candeur naïve. M. Fugère en fait un vieux paillasse. Je ne suis pas exactement fixé sur les libertés fort licites que les adaptateurs de *la Flûte enchantée* se permirent à l'endroit du dialogue parlé. Les discours de Papageno toutefois se distinguent par une parisianisation faubourienne, à quoi on est induit à soupçonner qu'ait collaboré l'interprète, et celui-ci se plaît visiblement à en accentuer le burlesque. Une longue habitude d'accaparer la scène ou l'inconscient besoin de monopoliser l'attention enlèvent à M. Fugère tout sentiment de la mesure. Un peu partout, il outre les contrastes, force la charge, guignolise pesamment et se démène ou contorsionne en véritable polichinelle. Les épreuves de l'initiation en sont caricaturées jusqu'au grotesque. Tout ce que le jeune franc-maçon Mozart pensa et exprima ici avec la sérénité enthousiaste et émue du néophyte, tout ce qu'il y a dans l'œuvre de noblesse, de gravité, ce qu'elle contient d'humain, de délicat et d'ingénu, tout ce que le symbole enclot de pur et d'élevé est galvaudé, profané, dépravé par cette pitrerie incontinent. Le livret de *la Flûte enchantée* nous apparaît évidemment obscur et puénil; mais obscur, peut-être pour une gaucherie qui n'est plus dans nos habitudes, et puénil par excès de simplicité. Goethe pourtant, qui n'était pas un imbécile, en jugeait autrement et le méprisait assez peu pour avoir projeté d'en écrire une suite, restée à l'état de fragment. Il est des sujets dont la profondeur intrinsèque demeure indélébile alors même que la portée en échappe au téméraire qui s'y risque, et, avec son complexe de réel et de rêve, son chaos de mystère, son conflit du bien et du mal incarnés par le dieu Soleil et l'intrigante « Reine de la Nuit », il ne manqua peut-être à l'opéra-féerie du bonhomme Schikaneder que les retouches d'un Shakespeare, pour faire de *la Flûte enchantée* le pendant fort plausible de *la Tempête* ou du *Songe d'une nuit d'été*. C'est dans ce sens, ou pour le moins dans celui de la fantaisie poétique, qu'il semble regrettable que les adaptateurs n'aient pas osé tenter d'amender le dialogue original, au lieu d'en exploiter tout bonnement la farce à la transparente attention de leur principal interprète. Notre Opéra-Comique eût évité ainsi l'écueil d'une bouffonnerie un peu grossière et envahissante qui travestit peu ou prou en une manière de vaudeville à couplets l'exquis chef-d'œuvre de Mozart et change trop souventefois son espiègle ou radieux sourire en grimace.

JEAN MARNOLD.

### LETTRES ANGLAISES

Laurie Magnus : *English Literature in the Nineteenth Century*, 7 s. 6 d., Melrose. — A. C. Bradley : *Oxford Lectures on Poetry*, 10 s., Macmillan. — Basil